

Sont-ils plus hauts parce que nous sommes à genoux ?

Dans un jardin bruissant de murmures, siégeait un trône doré,
Posé sur un piédestal, très haut, très admiré.
Il n'était ni vivant, ni roi, ni même pensant,
Mais chaque jour, des fourmis venaient, obéissant.

Elles portaient des fleurs, balayaient les gravats,
Construisaient sous le trône des marches, pas à pas.
Et plus elles s'agitaient, plus montait la hauteur,
Plus le trône semblait vaste, sacré, plein de grandeur.

Jusqu'au jour où l'une d'elles, lassée de tant de poids,
demandait : "Pourquoi servir ce vide au-dessus de moi ?
Ce trône est sans parole, sans vie, sans vision claire,
Et pourtant, chaque jour, c'est lui que l'on vénère."

Certaines ont frémi : "Tais-toi, tu vas troubler l'ordre !"
Mais d'autres ont écouté, et ont arrêté d'applaudir.
Et lorsque les fourmis cessèrent leur manège,
Le trône vacilla, puis tomba... sans cortège.

Un chef privé d'appui voit chanceler son destin ;
Comme une campagne électorale sans financement lybien.
Un pouvoir sans fondement n'est qu'un château de sable :
Il suffit d'un coup de vent, pour qu'il devienne fable.

Madame, Monsieur les Bâtonniers, Monsieur le Vice-Bâtonnier, Monsieur le Président
d'Honneur, Mes Chers Confrères, Mesdames et Messieurs du public,

Il y a des phrases qui, sans hausser la voix, résonnent comme des éclairs.

Elles ne hurlent pas, elles n'exigent rien, elles se contentent de dévoiler.

"Sont-ils plus grands parce que nous sommes à genoux ?"

C'est une question ancienne, presque intemporelle. Une question qui ne s'adresse pas à "eux",
mais bien à nous.

Elle n'est ni plainte, ni réquisitoire, elle est un miroir tendu qui nous regarde droit dans la
conscience.

Elle nous rappelle, avec la douceur terrible des vérités simples, que le pouvoir n'est pas
toujours arraché, mais bien souvent concédé.

Le pouvoir ne se prend pas, il se reçoit.

Il avance dans les brèches que nous laissons ouvertes.

Il s'élève sur les marches que nous fabriquons nous-mêmes.

Il est tendu comme une offrande involontaire par la multitude de nos petites prosternations quotidiennes.

Car bien des puissances ne sont que des illusions de perspectives : Comme un château de cartes qui n'impressionne que ceux qui craignent de souffler ; Comme le reflet d'un modeste lapin qui, projeté sous un faisceau bien orienté, prend soudain la forme d'un loup.

On laisse la lumière fabriquer des ombres immenses, et dans la pénombre de nos renoncements, les petites silhouettes deviennent des géants.

En oubliant que si les montagnes dominent les vallées, ce sont les vallées qui recueillent les rivières.

C'est ce qu'on appelle la servitude volontaire.

Il est d'ailleurs un lieu où cette vérité se fait encore plus criante, où la pierre parle plus fort que les hommes.

A quelques mètres d'ici, dans notre palais de justice, où la vérité devrait trôner au centre, la scénographie trahit parfois l'équilibre qu'elle prétend pourtant garantir.

Alors même que la robe noire doit rétablir l'égalité, effacer la taille, les titres et les hiérarchies de façade, le représentant du ministère public — celui-là même qui accuse — parle depuis une estrade, légèrement surélevée, comme on place le roi sur son trône, le bourreau debout face au condamné abaissé, ou le prophète devant ses fidèles agenouillés.

Comme si sa parole était un coup de tonnerre tombé du ciel, comme la loi frappe, comme le glaive tranche.

Plus bas dans la géométrie du pouvoir, à hauteur d'homme, à hauteur du peuple qui ploie, se tient la Défense.

Comme si le doute devait murmurer d'en bas, comme on implore, comme on suggère, comme on tente de rattraper ce qui est déjà tombé.

Comme si plaider une relaxe était une prière. Comme si solliciter un aménagement de peine était mendier

Ce n'est là qu'une différence de quelques marches dira-t-on !

Mais dans l'œil de celui qu'on juge, dans le cœur de celui qu'on écoute, ces marches deviennent montagnes. Elles ne mesurent pas la vérité, elles mettent en scène la légitimité présumée. Parce que le corps sait ce que l'esprit refuse parfois d'admettre : la verticalité crée la vérité avant qu'elle ne soit dite. Et dans ce déséquilibre spatial, naît alors un déséquilibre moral.

Et même dans le temple du droit, le pouvoir se donne à voir avant de se donner raison.

Et l'on comprend alors que la grandeur, bien souvent, n'est pas dans la force des arguments, mais dans la place qu'occupe celui qui les prononce.

A l'image d'un chef d'orchestre debout, grandiose au milieu de ses musiciens qui jouent mais bien dérisoire s'il ne dirige plus que le silence.

Se mettre à genoux, ce n'est pas toujours une posture physique.

Parfois, il ne s'agit que d'un silence, d'une abstention, d'un regard détourné, par fatigue, par prudence, par habitude, mais pas, je ne l'espère, pour que cela plaise au tribunal.

Une résignation qui, petit à petit, devient confortable. Le sol se transforme alors en matelas.

Mais la loi du silence... est la première marche de tous les trônes.

Refuser de se lever, c'est laisser les autres monter.

Car un maître n'existe que par son esclave.

Un tyran que par ses soumis.

Un ordre que par ceux qui s'y plient.

Tel est le cas de bien des pouvoirs que l'on croit naturels,
de bien des figures que l'on juge inaccessibles,
de bien des "grandeurs" qui ne tiennent qu'à nos genoux fléchis.

L'oppression, parfois, ne tient pas à la force de l'un, mais à la résignation de l'autre.

Et la plus cruelle des chaînes n'est pas celle que l'on nous impose —mais celle que nous ne tentons même plus de briser

Pourtant, il suffit parfois d'un rien pour rompre l'enchantement.

Il suffit d'un pas en avant.

Il suffit d'une voix qui dit : non.

Alors, dans notre chère cité phocéenne, refusons de fausser l'image de la posture,

Et au contraire, tentons de briller comme l'étoile sur le maillot de l'OM, comme une bande organisée qu'on ne parvient plus à canaliser.

Madame, Monsieur les Bâtonniers, Monsieur le Vice-Bâtonnier, Monsieur le Président d'Honneur, Mes Chers Confrères, Mesdames et Messieurs du public,

Ce soir je n'accuse pas

J'appelle
J'appelle à la désobéissance civile
J'appelle à la rébellion
J'appelle à l'anarchie
J'appelle à la révolution !

Que notre solidarité soit l'Anneau que Sauron ne pourra jamais corrompre.

Que notre courage soit le sabre laser qu'aucun côté obscur ne pourra éteindre.

Que notre insoumission soit la kryptonite des dictateurs, comme l'éclat qui fissure leurs armures en carton

Que notre mémoire soit le miroir de Simone Veil, rappelant que certains combats ne doivent jamais se rejouer

Que notre humour soit le Molière qui ridiculise leurs grands airs de tragédie.

Que notre esprit critique soit le pinceau de Picasso, toujours prêt à tordre la réalité pour révéler le vrai

Que notre vérité soit la lumière d'Einstein, capable de courber même leurs certitudes les plus rigides

Que notre unité soit l'agora de la Grèce antique, où même les puissants devaient écouter.

Que notre révolte soit le feu de Prométhée, celui qu'aucun dieu jaloux n'a réussi à reprendre.

Que notre indignation soit le destin de Spartacus, rappelant que même enchaîné, un peuple peut se lever.

Et de grâce,
Levez-vous.
Relevez la nuque,
Bombez le torse,
Tenez le regard droit.

Dressez vos consciences

Car la République... c'est nous.

Car un peuple debout n'a plus besoin de héros. Il lui suffit d'être digne.

Et peut-être qu'en cessant de nous abaisser, nous verrons enfin que ceux que nous croyions géants... n'étaient que des hommes.

Et si ce soir vous me trouvez grande, ce n'est pas parce que je le suis, mais parce que vous êtes assis.

Andréa FERRER

Marseille, le 26 novembre 2025